

EELS / NATHANIEL RATELIFF / GEORGE CLINTON / THE INSPECTOR CLOUZO

Mar 2014 - Avril 2014
rollingstone.fr

Rolling Stone

TOM WAITS

Le magicien
des sons

MEMPHIS

Sur les
traces de
Martin
Luther King

LED

ZEPPELIN

Jimmy Page
cinquante ans de rock

PLUS

FRÉDÉRIC BEIGBEDER

NO ONE IS INNOCENT

POKEY LAFARGE

ENKI BILAL

PORTLAND

Avec les derniers
hipsters

BEN HARPER

& CHARLIE

MUSSELWHITE

Blues roots

JACK

WHITE

"JE ME SUIS FIXÉ
MES PROPRES CONTRAINTES"

THE INSPECTOR CLUZO

SELF MADE NIEN

Ils sont leurs propres managers/producteurs/tourneurs... Et, ne se jugeant pourtant pas assez indépendants, les deux Gascons de The Inspector Cluzo se lanceront dans l'élevage d'oies afin de s'auto-alimenter. À l'occasion de la sortie de leur sixième album en mai et d'un livre-anniversaire, on est allé vérifier pourquoi leur quotidien inspire à ce point leur musique. Reportage.

Par *Samuel Degasne*
Photographie de *Denoual Coatleven*

“O N N'A PAS ENVIE DE raconter notre enregistrement à Nashville. On s'en fout ! Encore moins en marge d'un concert... On est en pleine période de gavage et on doit se faire remplacer par un voisin de 80 piges. Alors, ce n'est pas pour aller enregistrer une connerie ! Venez plutôt à la ferme : on parlera art et démarche intellectuelle qui essaie de tirer les choses vers le haut...” Voilà. Ils ont toujours été comme ça les Cluzo : des put*** de têtes de mule – eux se disent “pugnaces” ! Du genre à vous balourder leurs règles du jeu et puis c'est tout – peu importe si leurs oignons font chialer. Pas qu'ils soient spécialement condescendants (on pourrait parfois s'y méprendre), mais quand on adopte leur prosélytisme, on prend l'habitude du dominant. De tracer son sillon, sur vinyle et dans le

champ, sans aide extérieure. Des caboches aussi dures ? Ça ne se dompte pas, malheureux. Allons ! Ça s'apprivoise avec le temps...

La première fois qu'on a croisé les Gascons de The Inspector Cluzo, c'était au festival des Vieilles Charrues en 2011. En interview, le chanteur avait tartiné Ben l'Oncle Soul (“gros con”, “un boulard comme ça”, “musique de merde”...), jurant même avoir pissé sur les pneus de son tour bus... Rock ! La curiosité était assez piquée pour aller vérifier si ces forts en gueule en avaient autant dans le manche (spoiler alert : la réponse est oui). Sur place, les bourrés se mettaient joyeusement sur la tronche dans un pogo foutraque, attisés par le duo qui charriait la Bretagne et les bassistes (leur label s'appelle Fuck the Bass Player), brandissant leur drapeau et allant jusqu'à mitrailler de pibalgnes un impétueux

s'approchant trop près du micro... La vie, sans édulcorant. Les bouseux parlaient aux bouseux : comment ne pas tomber amoureux ?

On avait tenté l'année suivante une nouvelle bravade, mordant ce coup-ci les premiers. Quid de Mont-de-Marsan sans *Intervilles* ? Hein, dis ? Ah ah ! Échec : on s'était vite fait renvoyer dans les cordes (de l'étable) sur l'ignorance des citadins du monde animal... Même au Download Festival en 2016, on croyait avoir trouvé la faille : quooooi ? Des marxistes au sein d'un événement Live Nation, une des plus grandes multinationales du spectacle ? On tenait enfin notre revanche ! De courte durée encore. L'argument : ils n'avaient rien contre ceux qui s'assumaient et que l'écueil se situait plutôt du côté des structures détournant l'argent public pour s'enrichir. Encore raté.

CHAMP TOURNANT

L'album *We The People of the Soil* (4 mai 2018) marque les 10 ans du groupe. Dix ans pendant lesquels Mathieu et Laurent ont donné plus de 850 concerts dans 57 pays.



EN 2017, ON LES A RECRUIS À Madagascar (on avait soufflé leur nom à un festival local, persuadé que leur do it yourself borné pourrait inspirer). Leur 56^e pays en dix ans ! Sur scène, le duo avait mis en garde sur l'appropriation des terres agricoles par les Chinois. Égaux à eux-mêmes. L'entrevue, trop courte, nous avait seulement permis d'apprendre l'enregistrement d'un nouvel album. Puis on les a revus aux Vieilles Charrues, la rilette d'oie entre les chicots. Dans les coulisses, le chanteur avait hurlé au loin un "Défonchez-le !" hilare pour perturber notre interview de l'artiste électro Feder... Eux qui fustigent la "musique USB", c'était de bonne guerre.

Second e-mail : "Couvrez-vous ! La Gascogne reste gelée... Et pas tuée comme en ville ou sur la côte landaise ! Mais ça va, vous êtes des rustiques, non ?" Tenez ! Qu'est-ce qu'on disait ? Ben oui, justement. Qui mieux pour le bras de fer que le fils (photographe) d'un agriculteur bio et que le petit-fils (journaliste) d'une éleveuse d'oies, tous deux issus de la Bretagne et sa périphérie ? Un derby du Grand Ouest s'annonçait ! Car si les Cluzo ont souhaité un retour aux traditions, ils viennent tout de même de la ville et se sont rencontrés en école de commerce. Hé oui ! Nous ? Hum. Nous avions fui nos campagnes pour épouser (enfin) l'anonymat et la tolérance des métropoles... Ne plus être plouc et se cabosser le corps pour une misère. Au vu du miroir inversé, le débat promettait d'être fructueux.

Le jour dit, notre arrivée à Mont-de-Marsan a tout de la délégation indigène, avec échange de produits régionaux (kouign-amann, far breton, vin du Landreau...). Le batteur s'enthousiasme : "Ah ah ! Gascons, Bretons, il y a ce même désir de liberté. C'est notre tour de Babel ! Mais que notre culture passe par l'unique prisme d'une langue commune, c'est quand même typiquement français, non ?" On acquiesce sans répondre. S'ensuit un recueillement devant les arènes du Plumaçon. L'heure est au symbole : en 1976, le lieu accueillit le premier festival punk européen (un 33-tours pirate des Clash y a même été enregistré lors de la deuxième édition). Clin d'œil.

Pendant le trajet jusqu'à la ferme, Mathieu philosophe : "La France n'existe plus dans les villes. Ce sont des copies des autres métropoles européennes. Il est urgent de réinvestir la campagne, de repenser local, d'agir global et de revenir à la philosophie des Lumières. Les Montaigne, etc., c'était des ruraux !" Un point pour eux.

Le chanteur-guitariste, Laurent, hirsute dont les yeux clairs surnaient dans la pilosité, nous accueille pour un long tour du propriétaire. Les plantations, les enclos, la salle de gavage prise au vent, la réserve de maïs, l'infirmerie, la pièce commune... "Ici, il n'y a pas de fierté à faire de la musique, mais une fierté à être sur place ! Tu n'es pas gascon parce que tu es né ici, mais parce que tu y crées des richesses..." Comprendre : en habitant Paris, vous n'êtes plus bretons. Salaud. On ne l'avait pas vu venir. "Il y a un vieux proverbe ici qui dit : Le voisin, plus que le cousin ! C'est lui qui va tuer tes bêtes et inversement... ou te remplacer lors de périodes de concerts !"

Ce dé clic, le groupe l'a eu lors de l'Exposition universelle de 2010, en Chine. Les Cluzo y jouaient avec -M- et Olivia Ruiz, constatant une



BACK TO THE ROOTS. En 2013, les rockeurs rachètent la ferme Lou Casse, en Gascogne. Objectif : s'auto-alimenter et créer des richesses locales.

disparition des cultures locales – sur tous les plans que le mot suggère. "À la ferme, on cohabite avec les animaux et les végétaux. La vraie écologie, c'est redonner ce que tu as pris ! L'un a besoin de l'autre et les choses doivent être en équilibre. Le meilleur moyen de lutter contre Monsanto, c'est de planter. Un écolo qui n'a pas mal aux lombaires, ce n'est pas un vrai !" À terme, les rockeurs souhaitent transformer leur grange pour créer une fondation qui transmettrait ces gestes traditionnels. Rien à redire.

"C'est pour cette raison que, à l'exception d'un Didier Wampas par exemple, nous nous sentons plus proches des artistes américains. Ils ne connaissent pas l'intermittence ! Une partie des dérives de l'industrie musicale vient des intermédiaires devant justifier leur salaire ou le fait d'atteindre un statut de musicien professionnel avant même d'être connu..." C'est justement ce qui aurait plu au producteur américain Vance Powell – et raison de notre venue. L'homme aux quatre Grammy Awards s'est exprimé de leur demander ce qu'ils faisaient à côté... "Agriculteurs ? Ça s'entend... OK. On enregistrera

ensemble votre sixième album, peu importe si vous n'avez pas tout l'argent." D'un barbu ayant géré les projets de Jack White, Arctic Monkeys ou encore Tinariwen ? CQFD : la musique, comme le vin, a besoin d'un bon terroir.

On passe à table se réchauffer : généreuses rillettes d'oies et confit, puis du pif local pour mouiller les gosiers et culbuter la ratatouille. Attendez, la... ? "C'est pas basque, la piperade ?" BAM ! À mater le regard en biais du Laurent, bredouillant dans sa barbe que la recette vient tout de même de sa grand-mère, on comprend que l'on a fait mouche... (mouahaha) Repus, le café en bout de table dans le verre en Pyrex avec le cendard à portée de doigts, Nashville peut (enfin) être raconté. Laurent, joue les guides : "Notre précédent album, en 2016, était un double, très 70's, basé sur les jams funk-rock. En vieillissant, on épure ! C'est instinctif. Vance nous a rassurés en expliquant qu'il n'était pas là pour nous changer, mais obtenir la meilleure version. Et ajouté que si t'es incapable de faire la différence entre les trois King (Freddy, Albert et B.B. nldr), tu n'as rien à faire dans la musique. Ah ah !"

POURQUOI LUI ? "PARCE qu'il s'occupe du bluesman Seasick Steve – un pote de Janis Joplin et Kurt Cobain. Pour sa maîtrise des enregistrements sur bande, aussi." On remarque d'ailleurs que le titre de l'album fait référence à une chanson de Rage Against the

Machine ("People of the Sun", qui invite le peuple aztèque mexicain à prendre le pouvoir), groupe dont le nom est inspiré du manifeste communiste écrit par Marx et Engels (la "machine" représentant notamment la mondialisation). Tiens, tiens... Une lutte des classes qu'ils appliquent d'ailleurs à eux-mêmes en mettant à l'honneur – une blague du graphiste conservée à l'impression – leur bouc Miguel sur la pochette, alors que les Cluzo sont relégués au dos. L'importance du contexte, toujours.

"C'est notre album le plus réduit. C'est un retour au blues. Tous les morceaux, en accords ouverts, peuvent être joués en acoustique. J'ai d'ailleurs joué avec pas mal de grattes à Nashville : Gretsch, Telecaster... Et répété sur l'ampli orange de Jack White pendant que Mathieu s'entraînait sur le kit batterie des White Stripes, pour finir sur un ampli Fender Vibroverb de 1962." Mathieu : "Moi, j'avais six caisses claires devant moi. Et tous les dimanches, les types achètent du matos dans les brocantes, comme des cymbales cassées, pour que ça sonne 'vieux', t'imagines ?" Comme souvent, Laurent



GRANDEUR NATURE

(1) Ici, le mot bio est banni : "Ces labels ont les mêmes schémas productivistes que l'agriculture industrielle", dit Mathieu (2) dans leur ferme gasconne de 5 ha.

(3) "Mange des carottes. Déguste, ça te rendra amoureux!" (4) Le bouc Miguel, écrivain du nouvel album de Cluzo. (5) À Nashville, lors de l'enregistrement avec le producteur Vance Powell (au centre). (6) Les rockeurs dévot, gavant et cuisinant 200 oies par an. (7) Chaque parcelle est cultivée dans le but d'enrichir la suivante.

reprënd la main : "Ce disque, c'est de la boxe américaine. Il y a peu de flagornerie. Que des frappes courtes, mais efficaces et parmi lesquelles la voix est un instrument. Les mots doivent être des punchs. Le sens prime même sur la rime."

Justement. Est-ce que leur discours engagé ne serait pas plus accessible en français? Laurent répond (volontairement?) à côté : "Attention! On ne chante pas en anglais, mais en américain. Pour la rythmique, surtout. Tu sais, ils ont peu de mots : c'est un langage assez rural, comme le gascon. Hé hé!" L'hôte se lève. On a compris. Alors que l'on espérait poursuivre via une jam de guitares – ou perdre quelques points de vie à l'eau de feu –, c'est rideau. Coucher, 23 h.

Lever, 8 h. La matinée est consacrée aux séances photo. L'occasion de baisser la garde. De noter que Laurent (par modestie?) utilise la plupart du temps les mots des autres pour décrire le groupe. Et prendre conscience, via des discussions, que la naïveté des Cluzo sur certains "personnages" de l'industrie musicale (programmeurs, directeurs...) en dit déjà beaucoup de leur distance ou de

l'espoir qui les habitent encore, voire de nos pertes d'illusions tristement citadines. Encore un point pour eux? Qu'importe, l'heure du repas nous ranime : cuisse d'oie, pommes de

terre et carottes du potager fraîchement ramassées, arrosés d'un Jean-Pierre Larrieu de 1991 – un vin blanc bio du Béarn. C'est Noël. Et que dire du foie gras servi au couteau (on se fait confisquer le pain, sous prétexte qu'il dénaturerait le produit)? Oui, que dire... À part que c'est de la corruption aggravée de photographe et de journaliste (on s'est resservi). Même dans l'art de la table, on trouve des similitudes avec leur musique : prendre le temps. "En club, on peut être en 70 dB. On force le public à ralentir la cadence pour qu'il nous écoute. Notre message est trop important. On interpelle, puis on balance un morceau soul derrière!", raconte le batteur.

Prochain défi, pour les dix ans?

"Inviter des groupes croisés dans les pays visités – Chili, Japon, Madagascar... – pour les faire jouer en première partie. Exposer davantage les musiques non formatées", rajoute Laurent dans un clin d'œil. Reste que le duo n'a pas besoin de préparation physique, vu le travail

à la ferme. "Seulement s'adapter au décalage horaire. Ici, on se lève à 6 h du mat'. En festival, on nous fait souvent jouer à 1 h..."

En repartant, on sourit à l'évocation d'un grand journaliste qui est resté là trois jours, semble-t-il émerveillé. Nous sommes émus, évidemment. Encore plus amoureux, aussi (même si le groupe ne nous le rend pas toujours). Des questions plein la tête sur nos choix, la transmission de nos traditions, l'abandon ou non de valeurs... Mais on sourit malgré tout, car si l'aspect rustique revendiqué impressionne sans doute le confrère de métropole en mal de zoo, il amusera ceux qui – comme nous – ont connu jusqu'à la préadolescence le champ comme seules toilettes et le robinet de l'étable plutôt que la douche à l'italienne aperçue le matin...

Le chemin du retour en voiture fut autant chargé de symboles qu'à l'aller, croisant un pont de chemin de fer rouillé et surtout un calvaire brumeux à un carrefour. La référence au bluesman Tommy Johnson est dans toutes les têtes (dont la légende – attribuée à tort à Robert Johnson – prétend qu'il aurait vendu son âme au diable, rencontré à un carrefour, contre sa virtuosité à la guitare). Référence exagérée? Pas tant que ça quand on apprend en montant dans le train – le week-end faisant alors brusquement sens – que le nom du guitariste est Lacroux : "la croix", en gascon... ©

"SI T'ES INCAPABLE DE FAIRE LA DIFFÉRENCE ENTRE LES TROIS KING [FREDDY, ALBERT ET B.B.], TU N'AS RIEN À FAIRE DANS LA MUSIQUE"